

L'incendie d'Arbaz en 1924 [suite]

Autor(en): **Constantin, Gabriel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **70 (1980)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Gabriel Constantin

L'incendie d'Arbaz en 1924

(Suite à l'article de FS 1979(69) p. 1 ss.)

La reconstruction

Une fois la décision prise, il fallait encore savoir comment construire! Pendant le premier quart du vingtième siècle et jusque vers 1930, les nouvelles maisons édifiées dans nos villages valaisans n'ont pas contribué, d'une manière générale, à leur embellissement. Faiblesse des moyens matériels, manque de préoccupations esthétiques, il y eut des deux sûrement.

A Arbaz, les artisans locaux satisfaisaient les besoins immédiats et habituels. Les Torrent étaient maréchaux-ferrants ou «cloutris» (fabricants de clous) depuis des générations. Il y avait les meuniers, propriétaires des moulins de la Sionne. Les tailleurs et couturières exerçaient leur art sur la toile et le drap du pays, faits sur place. L'apprentissage officiel des métiers n'existait pas et le premier artisan à avoir fait son apprentissage fut André Rossier, ébéniste-menuisier né en 1917.

Pour les travaux du bois, Jérémie Bonvin avait appris son métier par compagnonnage à Savièse. Doué d'une grande habileté professionnelle et d'un sens inné de l'esthétique, il était compétent et prêt à assumer les responsabilités de constructeur. Côté maçonnerie, Zacharie Carroz, habile maçon pour les murs à sec, était peu familier des techniques modernes; il s'adapta vite aux exigences des maîtres-maçons italiens, non sans recharger parfois et surtout sans renoncer à son pittoresque langage.

Voilà la situation devant laquelle se trouvaient les sinistrés avant de reconstruire. L'idée d'avoir recours à un architecte ne leur est même pas venue, tant la construction dans les villages de montagne était affaire de routine.

Mon père, par sa profession accessoire de hongreur, parcourait tous les villages valaisans de Trient à Tourtemagne. Il voulut, sur la base de ses observations, construire mieux qu'avant, tout en respectant le cadre local. Lié d'amitié avec un maçon italien, Jacques Saldini, pendant la construction de l'église en 1914, il eut l'idée de le rechercher dans la région de Bergamo. Jacques et Louis Saldini avaient, entre-temps, fait la guerre dans les Dolomites. Le deuxième fut d'ailleurs blessé et handicapé dans sa santé, ce qui explique peut-être son humeur changeante. Ce fut une chance pour Arbaz de trouver des maçons, car Jacques Saldini dirigea les travaux de maçonnerie pour les bâtiments des frères Torrent, de Célestin Francey, de Barthélémy Bonvin et le nôtre.

Les préparatifs

Aujourd'hui, le processus est simple: en 1924, les choses se présentaient bien autrement pour le maître d'œuvre. Il devait, avant tout, mettre les matériaux nécessaires à la disposition des artisans. Mon père s'adonna à cette tâche avec ardeur, pendant deux ans. Pendant ce temps, l'essentiel des préoccupations agricoles reposa sur les épaules de maman.

Pour comprendre l'ampleur de la tâche, il faut se souvenir qu'Arbaz n'eut sa route carrossable que dans le courant de l'année 1926. Le char à 4 roues remplaça l'antique chargosse à 2 roues, peu à peu dès cette date, ce qui explique la préoccupation de trouver les matériaux en haut du village plutôt qu'en bas. Personne n'aurait imaginé trouver le bois pour les madriers ou pour la charpente en dehors des forêts bourgeoises. Seules les lames de la Parquetterie d'Aigle commençaient à remplacer les lambrissages traditionnels.

Lors de la construction de l'église, avant la guerre 1914/18, des processions de mulets, venus aussi des communes voisines, transportèrent le ciment nécessaire. Mon père évita en partie ce travail énorme en fabriquant lui-même de la chaux à Deylon. Les pierres, le sable, les ardoises furent préparés sur place également.

Les carrières

Une carrière de pierre était exploitée vers le rocher de Barra à l'est du village. C'est là que furent prélevées les pierres pour la maçonnerie. Le minage s'effectuait à la main, avec des masses et des burins. Cette pierre, très dure et difficile à travailler, servit à la construction des murs, tous en pierre naturelle. Pour les encadrements des portes et pour les angles, de beaux calcaires furent débités à partir d'un bloc situé vers la bifurcation des routes allant à Planèje. On peut déplorer la disparition de ces petits blocs de rocher, mais on doit penser avec tristesse à la destruction du magnifique bloc erratique de Pierre Grosse: un immense rocher atteignant la hauteur des sapins, et d'une surface d'environ 100 m²; aujourd'hui, ce bloc remarquable dont on ne possède même pas une photographie, serait un magnifique jardin d'escalade. Enfant, je l'avais gravi de nombreuses fois par le chemin le plus facile. Une fois même, mon jeune camarade Schnyder voulut prendre un raccourci pour descendre en sautant sur un sapin voisin dont la pointe se brisa! Les branches amortirent la chute et évitèrent un grave accident.

Après les pierres, on trouva le sable dans une carrière ouverte au champ communal. L'extraction du sable requérait de nombreuses personnes. On s'aidait donc et souvent on travaillait le dimanche. Le don du travail était pratiqué généreusement par les gens du village au profit des sinistrés.



L'intérieur du village avant l'incendie.

L'eau était amenée sur le terrain à exploiter. Des travailleurs grattaient le sol et émiettaient la moraine dans le ruisseau. L'eau boueuse passait à travers un crible de tôle d'acier perforé. Là, deux hommes enlevaient le gravier avec un rateau ou à la pelle, puis le sable emporté par l'eau se déposait dans deux «gouilles» successives d'où il était pelleté et entassé, prêt à être transporté au moyen de la chargosse ou des chars. Ce sable, relativement propre, servait à confectionner le mortier utilisé pour la construction des murs et le crépissage grossier. Il devait être lavé à nouveau et criblé avec un tamis approprié pour les crépissages plus fins.

Les ardoises étaient extraites de la carrière du Drain. C'était un travail de spécialistes qui savaient repérer les bonnes veines et pouvaient extraire de belles dalles, malheureusement fort fragiles. Un toit d'ardoises durait une vingtaine d'années. On peut se demander pourquoi les toits séculaires des vieilles maisons duraient plus longtemps. Probablement parce que les ardoises d'autrefois étaient plus massives et entassées sur plusieurs épaisseurs, les unes sur les autres.

Ce qui a le plus frappé ma mémoire enfantine dans ces préparatifs, ce fut la fabrication de la chaux à Deylon. Mon père décida de construire un four à chaux selon la méthode antique. Il fut aidé par Jérôme Bonvin, qui avait fabriqué de la chaux quelques années auparavant, lorsqu'il construisit sa maison.

C'était, je crois, en automne 1924. J'accompagnais mon père au mayen et je suivis les travaux avec une grande attention. On creusa un grand trou dans le sol; les pierres calcaires y furent entassées et disposées de manière à former un grand foyer, semblable à un four à pain. Le tout fut recouvert de terre. Dans ce four improvisé, on fit un feu d'enfer

pendant une bonne semaine. Des arbres entiers passèrent dans le brasier. Ensuite, une fois la masse refroidie, la chaux mise en sac était descendue au village, au moyen de la chargosse.

La préparation du bois

Les bois nécessaires à la construction provenaient du domaine bourgeoisial et des propriétés privées. Les forêts valaisannes avaient été fortement exploitées, surtout pendant la guerre 1914/18, et souvent de manière imprévoyante et irrationnelle. Certaines forêts protectrices avaient été rasées, d'abord par l'homme, puis par l'avalanche. Le bétail, les moutons et les chèvres surtout, compromettaient les reboisements; l'humus des forêts était impitoyablement ramassé comme litière pour le bétail.

La loi fédérale sur les forêts commençait cependant à déployer ses effets en Valais. Je me souviens des pépinières de mélèzes de Planèje, faites par l'oncle Jean Sermier, puis continuées par Germain Constantin. Je me souviens aussi des toutes jeunes plantations de mélèzes et de pins à Planèje et à Procatroué. Je me rappelle aussi le tollé général que provoqua l'interdiction de faire pâturer le bétail dans les forêts et, plus tard, celle de ramasser l'humus. Le forestier communal était un personnage important, dont le nom passait aux générations suivantes. A Arbaz, Germain Constantin était l'homme de la situation. Gardien efficace de la forêt, il était aussi un fin limier et découvrait généralement les contrebandiers, malgré les plus habiles astuces de ces derniers. Les besoins en bois pour la reconstruction survenaient donc à un moment de restriction dans l'exploitation des forêts.

La Bourgeoisie accorda, pour un prix modique, les bois aux sinistrés, qui eurent aussi recours aux forêts privées. Le lot bourgeoisial de Deylon fournit de beaux mélèzes et celui de mon grand-père aux Ivouettes également. Des sapins furent également abattus à Pierre Grosse et à Procatroué. Les bois accordés par la Bourgeoisie, on le comprend, ne furent pas martelés dans les forêts d'accès le plus facile, mais dans les forêts périphériques telles que Dorbon, Charbonnière, Moère et surtout Grande forêt d'Ayent.

Les bois coupés dès l'automne 1924 furent transportés vers les scieries d'Arbaz ou d'Ayent. L'hiver 1924/25, assez clément, permit l'exécution des travaux en forêt. On installa deux chantiers de sciage, l'un à Deylon vers notre mayen, et l'autre à Dorbon près du chalet du juge Francey. Deux équipes de trois hommes, les *bambaneurs*, sciaient les madriers; d'autres taillaient à la hache les chevrons ou autres poutres.

Je suis allé un jour à Dorbon avec ma mère, et je garde un souvenir bien précis du travail qui s'y faisait, surtout du sciage: un homme était juché sur la bille et tirait l'énorme scie vers le haut, tandis que deux compagnons tiraient l'engin vers le bas, projetant des sillons de sciure sur la neige. Les

bons mots et les rires fusaient pendant ce dur labeur. L'équipe d'amis qui vivait cette aventure acquit très vite, sous la conduite de Jérémie Bonvin, l'habileté de vrais scieurs de long. Ce travail n'était pas rare à l'époque. On confectionnait ainsi les poutres et madriers dont on avait besoin dans les mayens et les alpages.

Le transport des billes, poutres et madriers ne fut pas la moindre affaire. Il se fit en grande partie avec la chargosse. La base de la bille était hissée sur le chariot qu'un ou deux mulets tiraient vers la scierie, le petit bout de la bille traînant sur le sol à la manière d'une luge. Pour amener les bois à port de chargosse, il fallait faire des manœuvres difficiles. Le *chappi*, cet admirable levier à crochet pointu, faisait merveille lorsque le bûcheron s'en servait habilement. Au moyen du *comablo* (espèce de coin en fer fiché dans le bois et relié à un court palonnier), les billes étaient tirées sur des embryons de sentiers par un ou plusieurs mulets, en file indienne.

Les madriers et les poutres du toit, confectionnés à Deylon et Dorbon, furent transportés avec grand soin sur des chargosses adaptées à ces matériaux précieux; il ne fallait pas écorner les poutres en les transportant. La liste des bois était enfin complète, sauf le *banc du chat*. Cette poutre était plus épaisse que les autres; elle devait obligatoirement faire toute la largeur de la façade principale, à la hauteur des fenêtres où elle faisait office de tablette. Les chats s'y étendaient volontiers au soleil, d'où son nom. On devait trouver un beau mélèze long et droit; celui qui aurait fait l'affaire fut repéré à Procatroué, à la limite des forêts d'Ayent et d'Arbaz. Dans l'impossibilité de se le faire attribuer, mon père et son équipe de charpentiers décidèrent de l'obtenir en contrebande. Les plans furent mis



Le même endroit, avec certaines maisons reconstruites.

au point en conséquence. Au jour choisi, la plante fut abattue, descendue par des chemins inhabituels, équarrée à la hache et rabotée. Le forestier, fin limier, découvrit néanmoins des traces et obtint de faciles aveux: il infligea l'amende de circonstance. Le *banc du chat* était là, c'était l'essentiel, et les artisans qui l'ont sculpté le firent avec d'autant plus de plaisir que c'était du bois de lune. Cette histoire avait fait jaser à l'époque, mais personne ne vendit la mèche et le forestier ne put compter que sur son flair pour découvrir l'endroit où le délit fut commis.

Les fondations

La démolition des ruines et l'évacuation des gravats, des bois calcinés et des ardoises brisées ne fut pas une petite affaire. Aucune machine n'allégeait le travail de l'homme. A coups de pics, les pans des murs furent démolis. Avec des brouettes, des chargesses ou des luges, le gros des matériaux fut transporté au *marais*, ce replat alors marécageux entre les hameaux du Piadellaz, du Sondellaz et du Lazier. Dans ce périmètre, seuls le jardin de la cure vers la laiterie (actuelle place de parc) et une partie du verger des Sermier étaient cultivables.

Les vieilles pierres furent récupérées et utilisées, chez nous, pour la construction des murs de l'écurie et des piliers de la grange.

Le sous-sol, au Piadellaz, est constitué par une terre argilo-calcaire jaune extrêmement dure; aussi le recours aux explosifs fut-il nécessaire pour creuser les fondations. Les trous de mine étaient très difficiles à percer, car les burins se coinçaient; on dut fixer un dispositif spécial au burin, pour pouvoir lui imprimer une rotation. Je me souviens qu'après un coup de mine mal réussi, un ouvrier, Louis Bonvin d'Augustin, célèbre pour ses réparties, dit à mon père: *In da pa po impli un zerlo* 'Y'en a pas pour remplir une hotte'. Ces matériaux furent conduits sur les routes, particulièrement en-dessous de l'ancienne poste. Lors des pluies ou du dégel, ces chemins devenaient un épouvantable borbier.

L'effort nécessaire pour creuser les fondations des maisons d'habitation et les granges-écuries fut immense: il explique pourquoi, dans cette région du village, toutes les anciennes constructions sont implantées au niveau du sol, pratiquement sans fondations.

La construction

Les pierres et le sable étaient extraits, les bois équarris ou sciés, la construction proprement dite pouvait commencer en automne-hiver 1924/25.

A l'exception du bâtiment et de la grange-écurie de Joseph Bonvin, construits par des maçons d'Ayent, tous les travaux de maçonnerie furent confiés aux frères Saldini. Les travaux de menuiserie et charpente furent



Les habitations Francey Célestin et Constantin Robert, reconstruites après l'incendie.

exécutés par Jérémie Bonvin et son équipe. Il était difficile de loger les bêtes chez autrui, à un moment où la dernière écurie du village était occupée par vaches, veaux, génisses, chèvres, moutons, porcs et mulets. Cela incita mon père à construire le rural en premier. Les murs épais de l'écurie s'élevèrent rapidement.

Pendant la construction, je me souviens d'avoir accompagné mes parents aux quatre coins du village pour soigner le bétail. Les vaches étaient chez nos cousins Savioz au Sondellaz; le jeune bétail chez les oncles Cyprien et Ferdinand; les moutons et chèvres dans l'écurie du Tzentorion; les cochons chez le juge Francey, et le mulet chez grand-papa à Onnaz.

Les maçons remirent en état, pour commencer, la maison des frères Joseph et Adrien Torrent, l'actuel chalet Valrose. Les murs de cette construction plus récente avaient résisté aux flammes. Il suffisait de les crépir et de les préparer à recevoir les madriers. On appliqua, sur les murs de la cave, un crépi grossier en forme de rectangles, à la mode florentine. Cela plut beaucoup à Joseph Torrent et laissa bien augurer des capacités professionnelles des artisans italiens.

Les charpentiers, de leur côté, s'affairaient à équarrir des poutres à la hache, à dégrossir et raboter des madriers, à confectionner portes, fenêtres et autres armoires. Leur chantier ressemblait à une ruche bourdonnante, où travaillaient une demi-douzaine de personnes. Il y avait Jérémie, le chef, Eugène son frère, César leur beau-frère, Eugène Torrent et des aides dont je ne peux pas préciser les noms. Ce chantier, installé au couchant de notre raccard, était couvert; il fonctionna à plein rendement pendant trois ans. Tous les bois utilisés pour la reconstruction des bâti-

∞ Liste des bâtiments décrits sur les plans

Bâtiments non touchés par l'incendie (plans 1 et 2)

- 1 Grange-écurie Francey Célestin
- 2 Grange du Tsantorion Constantin Robert et Torrent Ida
- 3 Grange Torrent Pierre-Antoine, puis Francey Célestin
- 4 Raccard, famille Sermier
- 5 Grenier, famille Sermier
- 6 Habitation des familles Sermier Romain et frères et Savioz Cyprien et Ferdinand
- 7 Cimetière
- 8 Ancienne église
- 9 Cure
- 10 Maison d'école
- 11 Habitation, grenier et grange Constantin Louis, puis Bonvin Eugène
- 12 Habitation Sermier Laurent
- 13 Grange-écurie Bonvin Jean-Romain
- 14 Habitation Bonvin Albert et Séraphin, puis Rossier André

Plan 1 : Le quartier d'Arbaz avant l'incendie de 1924.

Bâtiments qui furent détruits par l'incendie (plan 1)

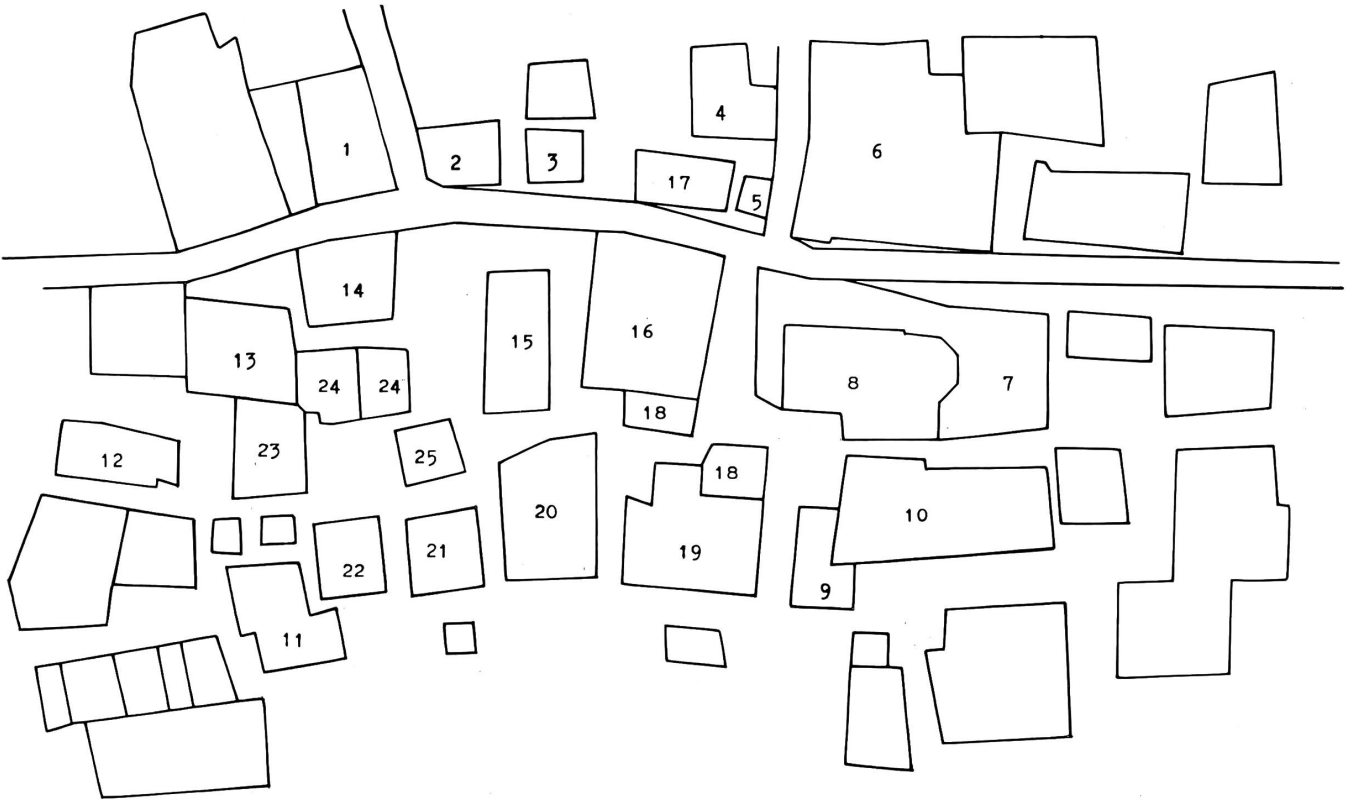
- 15 Habitation Torrent Pierre-Antoine et Pierre-François
- 16 Habitation et grange-écurie Constantin Robert, habitation Francey Célestin
- 17 Habitation et jardin Torrent Joseph et Adrien
- 18 Granges, remises et buanderie Francey Célestin et Constantin Robert
- 19 Habitation et grange-écurie Bonvin Barthélemy
- 20 Habitation famille Bonvin Baptiste
- 21 Grange Bonvin Camille de Baptiste
- 22 Grange Torrent Ida
- 23 Habitation Torrent Ida
- 24 Granges Bonvin Jean-Romain
- 25 Grange et remise Bonvin Jean-Romain

Bâtiments reconstruits sur le lieu du sinistre (plan 2)

- 26 Habitation Bonvin Joseph
- 27 Habitation Francey Célestin avec jardin attenant à l'ouest
- 28 Habitation Constantin Robert avec jardin attenant à l'ouest
- 29 Habitation Valrose
- 30 Habitation et grange-écurie Bonvin Barthélemy
- 31 Grange-écurie Constantin Robert et Bonvin Séraphin
- 32 Grange-écurie Bonvin Joseph

Plan 2 : Imprimé sur le papier transparent

Le même quartier après l'incendie et la reconstruction. A noter que l'église et le cimetière qui n'avaient pas été détruits par l'incendie ont été enlevés pour faire place à la nouvelle route.



ments sinistrés en 1924 furent façonnés là, sauf une partie des fenêtres commandées au menuisier Basile Balet de Grimisuat, qui était équipé d'une raboteuse et de scies à moteur.

Le chantier des charpentiers était mon refuge préféré. Souvenirs d'enfant, certes, mais je reste impressionné par le travail d'équipe qui s'y faisait. Son rythme me paraissait effréné et les gestes d'une précision extraordinaire. Il faut avoir vu un tel spectacle pour le croire: aucune machine à moteur, ni raboteuse, ni scie à ruban ou circulaire, ni perceuse autre que l'antique vilebrequin. Pourtant, la qualité du travail exécuté fait aujourd'hui encore l'admiration des connaisseurs.

En 1925 s'édifièrent le chalet Valrose et notre grange-écurie. Mon père, maître d'œuvre des deux constructions, eut fort à faire pour amener les matériaux à pied d'œuvre: transporter les pierres, le sable, la chaux et le ciment, ainsi que les bois. Ce dernier travail était pénible et exigeait beaucoup d'adresse, compte tenu du poids et de la longueur des charges, de la fragilité des moyens de transport et de l'état déplorable des chemins forestiers quasi inexistantes. Papa, contraint d'éviter de gros efforts à cause de ses rhumatismes, excellait dans l'art d'économiser la force en utilisant le levier, la poulie ou le plan incliné. Encore fallait-il faire partager l'idée de manœuvre à des aides inexpérimentés, mais pleins de force et de bonne volonté. On peut dire que, dès l'incendie en 1924 jusqu'à la fin de 1926, papa consacra tout son temps aux travaux de la construction, excepté quelques semaines réservées à son métier de hongreur.

Les maçons ne chômaient pas non plus. Jacques Saldini était le cerveau de l'entreprise. Il devait avoir dessiné un croquis ou un plan, mais je ne me souviens pas d'avoir vu un tel document ni sur le chantier, ni à la maison. Jacques, c'était l'artiste, pas trop pressé, descendait à tout moment de l'échafaudage pour contempler son œuvre. Louis son frère, sec, taillé à la hache, était un travailleur adroit et rapide. Le rythme qu'il imposait à ses aides ne leur plaisait guère, pas plus que ses remarques sarcastiques. Zacharie Carroz, qui ne l'aimait pas, lui inventa un surnom: *Tiba di varé* 'tête de hanneton', que tout le village utilisa sans trop de charité! Cyrille Constantin, manœuvre doué pour les travaux de maçonnerie, apprit rapidement le métier *sur le tas* et devint le principal collaborateur des maçons italiens.

Notre maison et celle du juge Francey s'édifièrent simultanément, étant mitoyennes. Les travaux furent facilités par l'arrivée du premier camion, en automne 1926. Tout le village était aux aguets lorsque l'événement se produisit. Je me souviens que le camion de la Maison Lietti, conduit par Ferdinand lui-même, transporta les fers et le ciment pour la dalle principale de notre maison.

Le chantier des maçons était aussi intéressant à observer. Jacques Saldini, bon vivant et d'humeur joyeuse, se situait entre le contre-maître et le maçon spécialisé. Il exécutait les travaux de précision, tels que coffrage des fenêtres, taille des pierres d'angle, ribages fins etc. Louis était tou-

jours affairé; il chantonnait parfois, mais faux, disait mon père! Le plus souvent, il hurlait des ordres à ses *botches*, nos amis et voisins, les enfants de Barthélemy Bonvin. Ces derniers ne se privaient pas de lui jouer des tours pendables.

Pour trois maçons, il devait y avoir autant d'aides: les *botches*, qui apportaient des lourdes pierres et le mortier, avec la brouette ou l'*oiseau* 'espèce de cacolet en bois qui permettait de porter de lourdes charges sur les épaules'. Deux hommes brassaient le mortier plusieurs fois avec la pelle, pour mélanger le sable et le ciment. Ils fabriquaient, un à un, les plots qui servaient à construire les séparations à l'intérieur du bâtiment. Presque en permanence, un homme criblait le sable pour obtenir la granulation souhaitée pour les crépissages.

L'extraction des ardoises dans les gorges du Drain vers Planège fut confiée à des spécialistes, les frères Théodore et Jean Constantin. C'était un travail difficile et dangereux: une fois détachées de la paroi calcaire, les ardoises, aussi grandes que possible, étaient sorties de la carrière par un sentier escarpé; elles étaient portées à dos d'homme sur une centaine de mètres, au moyen d'un cacolet spécial.

Amenées à pied d'œuvre avec des chargesses, les ardoises étaient hissées sur le toit. A cette occasion, l'entraide était de règle et les voisins ne manquaient pas pour participer à cet exercice. Juchés les uns au-dessus des autres, sur une échelle, les hommes faisaient la chaîne, se passant les ardoises prises à deux mains par devant le corps, pour les remettre au maillon supérieur et jusqu'à l'endroit voulu sur le toit.

Les couvreurs étaient aussi des spécialistes de l'endroit. Sans pouvoir le garantir, je crois que le toit de notre maison fut couvert par Alfred Constantin de Sylvestre.

L'édification des murs de la cave, en pierre apparente, donna fort à faire aux maçons, car ces pierres extrêmement dures ne se laissaient pas travailler.

Les murs du rez-de-chaussée, construits également en pierre, reçurent un crépissage grossier laissant apparaître les belles pierres calcaires des angles et des encadrements des fenêtres et portes. Il faut savoir gré à papa d'avoir tenu, malgré les circonstances difficiles, à donner à sa maison la marque de son goût pour les belles choses, en choisissant des matériaux nobles.

A propos du montage des madriers, il faut dire qu'à cette époque, la technique du crêtage (rainures dans le bois permettant une quasi étanchéité des pièces assemblées) n'était pas connue. Les madriers étaient seulement assemblés au moyen de chevilles en bois. L'isolation était obtenue avec de la mousse disposée entre les bois. Les parois étaient assemblées au chantier une première fois. Elles recevaient encore un rabotage fin avant le montage définitif. Il est intéressant de remarquer que toutes les poutres du toit, comme les madriers, sont d'une pièce, ce qui obligeait à trouver de grands arbres et à porter des pièces très lourdes.

Au fur et à mesure que les travaux avançaient et que les soucis de coordination du chantier diminuaient, papa prenait une part plus active aux travaux de finition. Ainsi, pendant que les charpentiers s'affairaient à réaliser la troisième étape, les maisons de Joseph et Barthélémy Bonvin, il fit lui-même, avec l'aide d'un menuisier, les boiseries des deux pièces du rez-de-chaussée. Quant aux finitions, elles occupèrent les journées de plusieurs hivers ; j'avais alors entre 8 et 10 ans, et c'était mon plus grand plaisir d'aider papa dans ces travaux.

En premier lieu, il fallut aménager la cave, soit installer des bancs pour les tonneaux, des boxes pour la cave à légumes, fixer des tablards pour les fruits et le ratelier à fromage. Une pièce du premier étage, aménagée en atelier et pourvue d'un établi, permettait d'exécuter les travaux de menuiserie dans la maison.

L'année suivante, les contrevents furent fabriqués chez nous et posés par mon père. J'ai pu l'aider à peindre les volets ! Plus tard vint le tour de la barrière de la galerie et du balcon. Ce fut un travail considérable ; il fallait ajuster les baguettes de bois formant barrière et fixer, comme motif décoratif, des croisillons entre la main-courante et la pièce médiane. Tout cela se fit chez nous et par mon père, selon les conseils techniques de son ami Jérémie.

Le vernissage des parois et des pièces boisées fut aussi l'œuvre de la famille, ainsi que la peinture intérieure de la cuisine, des corridors et de la cage d'escalier. Enfin, c'est papa aussi qui remodela le fourneau en pierre ollaire. Travail intéressant, car il fallait raboter la pierre principale pour effacer l'ancienne inscription, puis sculpter les armoiries Constantin. Les moulures furent refaites et les parois polies ou traitées à la boucharde, suivant l'effet décoratif recherché.

Etonné de voir surgir de ma mémoire des souvenirs d'une très grande précision en rapport avec la construction de la maison, je ne suis pas capable de situer le moment où nous avons emménagé. Peut-être est-ce parce que cela s'est fait progressivement ? Par contre, mes souvenirs de la vie à Onnaz dans la maison des frères Bonvin sont très précis, ainsi que ceux du séjour à Valrose.

Bien que très jeune, puisque né en juillet 1918, ces événements des années 24 à 26 m'ont marqué plus que je ne pouvais l'imaginer avant de rédiger ces notes. Je revois la détresse de mes parents et de nos voisins, accablés par le sinistre et les soucis de toute sorte. Avoir vécu, observé et compris ce drame constitue une expérience exceptionnelle.

Mes souvenirs de la maison natale sont assez précis aussi, tandis que mes frères, de 2 et 4 ans plus jeunes, ne s'en souviennent pas. Pour moi, la maison, malgré des expériences plus personnelles et plus importantes en matière de construction, reste bien celle que mon père bâtit.

DOMINUS PROTEGAT DOMUM, 1926 : c'est l'inscription qu'il fit graver sur la paroi, et aussi le vœu qu'il formula pour ses descendants qui y vivraient.